

chasse-marée

HISTOIRE ET ETHNOLOGIE MARITIMES

№154 ● L'ENDEAVOUR DU CAPT. COOK ● UN PIONNIER DU MOTONAUTISME



LA BATELLERIE DE SEINE ● LE SEEDLER ● LE PEINTRE JEAN DELPECH

Les fantasmagories de Jean Delpech

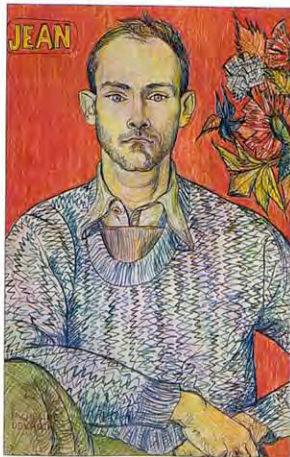
Xavier Mével

Il est rare que l'œuvre d'un peintre de la Marine soit aussi peu conformiste. Sans doute Jean Delpech (1916-1988) doit-il cette originalité à ses racines « tonkinoises ». Grand prix de Rome en taille-douce, scénographe de Charles Dullin, professeur de gravure à Polytechnique, il se réclame pourtant de « l'art brut autodidacte ».

En réalité, il se plaît à bousculer les frontières dressées par les canécal, comme en témoigne sa production maritime où le fantastique subvertit le réel tout en en restituant les traits les plus marquants.

Tout petit, je dessinais aussi aisément que je respirais." Les yeux grand ouverts sur le monde, Jean Delpech est à sa manière un reporteur d'images. Ce n'est pas un hasard si, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il a suivi la "campagne d'Allemagne" en tant que dessinateur. "Il ne se déplaçait jamais sans un petit carnet dans la poche, affirme son épouse Micheline. Il le calait au creux de la main gauche et il y notait rapidement au stylo à bille tout ce qu'il voyait. Je l'ai vu dessiner dans le train, en voiture – il ne voulait pas conduire, ça l'empêchait de regarder le paysage –, debout dans le métro et bousculé, sur une couchette de bateau et malgré le mal de mer. Même sur son lit d'hôpital, après une opération sérieuse – le cœur, trois pontages –, alors que son avant-bras était encore relié au goutte-à-goutte."

Tant d'avidité à capter le réel aurait pu aboutir à une œuvre naturaliste si, à la curiosité toujours en éveil, ne s'était ajoutée une imagination débridée.



Portrait de Jean Delpech par son épouse Micheline.

Les compositions de Jean Delpech ont ceci d'extraordinaire que le thème initial semble parfois être l'objet d'une germination sans fin, se déclinant en de multiples développements dont la luxuriance confine au fantastique. L'épave d'un bateau coulé se métamorphose ainsi en une sorte d'anémone géante, tandis qu'un feu d'artifice du 14 juillet transforme le port de Toulon en un bouquet de fleurs. À feuilleter ses nombreux carnets, on s'étonne de ces dessins si foisonnants qu'il faudrait

presque les lire comme des pages d'écriture, s'attarder sur chaque détail, en décrypter la symbolique, en suivre une à une les circonvolutions. Comme si l'artiste avait voulu traduire les images d'un rêve sans queue ni tête, à la manière de ces entrelacs automatiques dont on noircit le bloc du téléphone. Jean Delpech se classait d'ailleurs lui-même dans le courant de "l'art brut autodidacte". Excès de modestie bien sûr. Car cette apparente spontanéité dissimule en réalité



un travail acharné, une culture hors pair – ou la mythologie tient une place de choix – et une grande maîtrise technique. On n'est pas Grand prix de Rome de gravure en taille-douce sans quelque bagage!

Le Tonkinois

Un événement majeur pour un jeune artiste – c'était en 1948, il avait trente-deux ans –, dont Micheline Delpech nous révèle les amusantes coulisses. "Cette année-là,

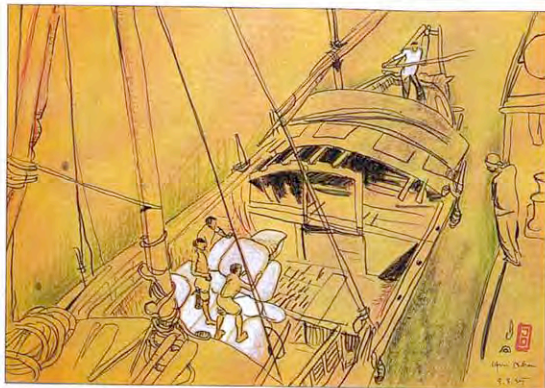


le thème, c'était la Liberté, d'après un texte un peu pompier d'André Chénier. Mon mari avait scrupuleusement illustré le poème, et il m'a demandé mon avis. Je lui ai dit franchement: « Tu as dû t'ennuyer à faire ça ». De rage, il a détruit sa plaque à grands coups de burin. Et il s'est remis à l'œuvre. Il ne lui restait que quelques jours avant la clôture du concours, mais cette fois il a travaillé spontanément, et il a obtenu le prix. " Un artiste aussi étranger à l'académisme ne pouvait forcer sa nature.

Car Jean Delpéch n'a pas été forgé sur la même enclume que la plupart de ses condisciples de l'École nationale des beaux-arts. Comme il se plaît à le rappeler: "Je suis Tonkinois, ne pas l'oublier!" Le futur peintre de la Marine est en effet né – le 1^{er} mai 1916 – à Hanoi, où son père est architecte des Travaux publics. Il demeure au Viêt Nam jusqu'à l'âge de dix-huit ans et restera à jamais marqué par ce pays. Au lycée Albert-Sarraut – un établissement conçu par son père –

△ Le port de Toulon le soir du 14 juillet 1982. Le feu d'artifice transfigure la ville pavoise.

où il fait ses études, il côtoie nombre d'Annamites. Parmi eux Pham-huy-Thong dont plus tard il illustrera un recueil de poésies, mais aussi Võ Nguyễn Giáp, le futur chef des forces armées du Viêt Minh, son aîné de quatre ans. A la faveur de ces amitiés et sous l'influence d'un milieu familial atypique, il porte sur



le microcosme français de Hanoï un regard désabusé. "De 1920 à 1930, écrit-il, la paix a régné en Asie: les coloniaux d'Indochine française ont ainsi pu réaliser, dans le calme, le rêve des expatriés: malgré une civilisation aux antipodes de la leur, un climat, un décor dérouterants, vivre comme dans la mère patrie." Rien de tel chez les Delpech, où l'on se nourrit au contraire des différences. Le père parle couramment annamite et le fils restera fi-

dèle à ses amis vietnamiens. "Il pensait que les Français n'avaient rien à faire là-bas, affirme sa fille Brigitte. Et il ajoutait que le climat ne leur convenait d'ailleurs pas, puisqu'ils tombaient tous malades."

Pour autant, c'est dans cette lointaine colonie que plongent ses racines et toute son œuvre s'en trouvera influencée. "La vie en Extrême-Orient, écrit le critique d'art Christophe Comentale, a été un facteur sensible pour les affinités qu'il

éprouvait dans le choix des couleurs et dans les associations chromatiques qui sont si fortes et parfois inattendues pour un Occidental."

C'est à Hanoï que naît sa vocation; c'est là aussi qu'après le baccalauréat il s'inscrit à l'école des beaux-arts. S'ils sont dénués de la fantaisie inventive qui fera l'originalité des œuvres à venir, les dessins de cette époque témoignent déjà d'un joli coup de crayon et d'un sens aigu de l'observation. Deux vapeurs à roues barattent l'eau jaunâtre du delta. Des sampans glissent sur l'eau boueuse sous l'impulsion des longs avirons. Dans la cale d'une jonque, des dockers s'apprêtent à décharger des sacs de riz. Du lin se sèche au-dessus d'un pont, où une femme s'affaire autour d'un chaudron. Le geste d'un marin, le détail d'un grément, la vie maritime saisie dans sa quotidienneté... on pense à Mathurin Méheut, autre grand "reporteur". Si le style reste à affirmer, ces travaux de rapin surdout trahissent déjà une féconde curiosité. A la fin de sa vie, Jean Delpech affirmait: "Je suis en réalité un ethnographe. Me touchent le pittoresque des lieux où je me trouve, les bizarreries de ses indigènes."

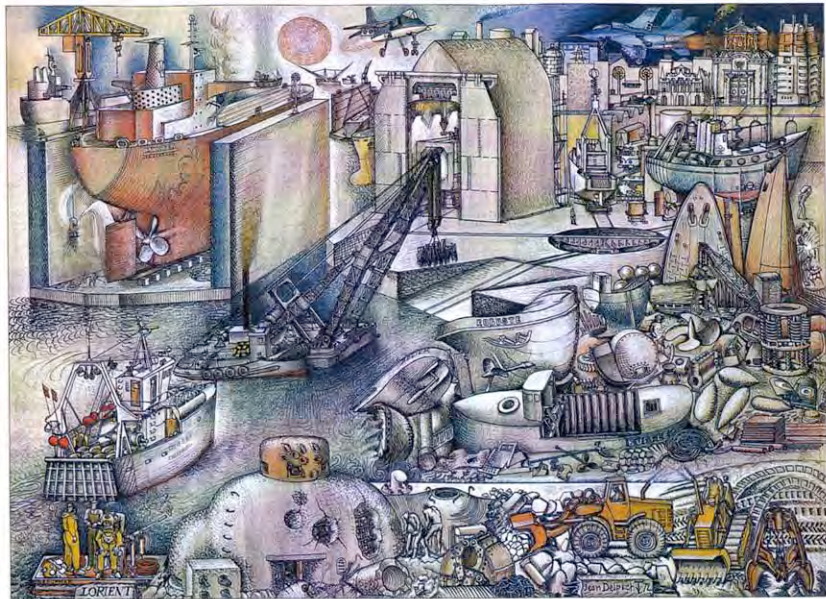
Retour en métropole

En 1935, changement de décor. Le père parvenu à l'âge de la retraite, toute la famille – Jean a un frère aîné et un frère cadet – regagne la France. Un pays quasiment étranger pour le jeune artiste puisqu'il n'y a fait que deux brefs séjours de vacances. Mais ce bouleversement n'est sans doute pas pour lui déplaire; voilà un nouvel univers à dessiner. Et puis, les Delpech sont du genre voyageur, comme se plaît à le rappeler l'épouse du peintre: "Le grand-père de mon mari, qui était médecin, était allé s'installer au Brésil. Il avait très vite perdu sa femme et s'était remarié avec une danseuse autrichienne. Mais comme son fils aîné ne supportait pas cette belle-mère, il était parti en Argentine avec son petit frère – le père de Jean – alors âgé de six ans. Il s'était fait gauchiste, si bien qu'à treize ans, le père de Jean ne savait toujours pas lire. Il a appris sur le tard, avec un jésuite espagnol, qui lui a conseillé de retrouver son père pour lui demander de financer ses études en France. Ce qu'il n'a pas manqué de faire."

Après un bref séjour à Marseille, Jean Delpech rejoint la capitale et reprend les Beaux-Arts. C'est là qu'il rencontre Micheline Collard, la fille de Lotz, un pionnier du dessin animé. En 1938, il est mobilisé... dans les chasseurs alpins.



En haut: déchargement d'une jonque à Qui Nhon en 1935, alors que Jean Delpech est étudiant aux beaux-arts d'Hanoï. Ci-dessus: le Fleuve Rouge (Song Hong) dessiné de mémoire en 1981.



Le port de Lorient (1972). Une vision fantastique témoignant de la fascination de l'artiste pour la technique et le machinisme qui décuple la force humaine.

"Alors que tous ses camarades espéraient une planque à Paris, commente sa compagne, lui, il était ravi à l'idée d'aller faire du ski." Le conscrit est donc sous les drapeaux quand éclate la Seconde Guerre mondiale. Au moment de la débâcle, le sergent Delpech se trouve avec quatre ou cinq hommes dans le Midi, où il rencontre Raymond Escholier, le conservateur du Petit-Palais qui a mis à l'abri quelques trésors du patrimoine artistique national. Il lui confie un carton de dessins réalisés sur le vif. Et l'homme de l'art aussitôt de s'enthousiasmer: "La guerre des mondes vient de trouver son imagier, son témoin, un chroniqueur précis et mordant d'une originalité sans pareille, intéressé par tout, par un godillot, par un tank, par un Stuka."

Loin d'être belléciste, Jean Delpech n'en est pas moins fasciné par les machines de guerre. Bon nombre de ses dessins sont truffés de camions, de chars, d'avions, de navires hérissés de canons. "Il aimait l'esthétique militaire", confirme sa femme.

"Pour moi, ajoute sa fille Brigitte, ce goût lui vient de son enfance. C'est une manière de jouer aux petits soldats. Comme il n'avait pas de jouets, il les imaginait sur le papier." Il semble surtout émerveillé devant la capacité d'invention de l'homme, par son génie créateur. Lui qui s'extasie devant la beauté d'une coupe de locomotive se plaît à écorcher les machines – réelles ou fantastiques – afin de nous en révéler les tubulures, les engrenages et les pistons, comme s'il voulait nous dire: voyez comme c'est ingénieux! Dans le même esprit, ses portraits de bateaux sont à la fois rêvés et hyperréalistes. Les formes semblent distordues, mais pas un agrès ne manque, et il n'est pas jusqu'aux œuvres vives qui ne nous soient révélées sous le miroir aqueux de la mer.

Démobilisé, Jean Delpech retrouve les Beaux-Arts à Paris, mettant à l'occasion ses talents de graveur au service de ceux que tourmente l'occupant. Il fait ainsi à la demande des faux papiers d'identité ou des fausses cartes d'alimentation. C'est à

cette époque que Charles Dullin lui confie la réalisation des décors et des costumes du *Roi Lear*. La tâche est ardue, car le théâtre est fauché. Mais ce sera pour Jean Delpech l'occasion d'explorer un nouveau champ artistique et de fréquenter le cénacle du célèbre metteur en scène: Sartre, Beauvoir, Picasso...

Correspondant de guerre

À la Libération, il emboîte le pas des Alliés comme dessinateur correspondant de guerre. Témoiner toujours! La paix revenue, il épouse Micheline et s'efforce de vivre de son art. Pas facile! Le prix de Rome tombe donc à pic. À l'époque, les lauréats se voyaient offrir un séjour de trois ans à la villa Médicis. Une aubaine pour un artiste avide de découvrir d'autres lieux, de nouvelles gens. Le voici donc qui arpenté la péninsule, le carnet au creux de la main, immortalisant l'architecture et le petit peuple de Rome, une fête villageoise dans les Abruzzes, le grouillement d'un vieux

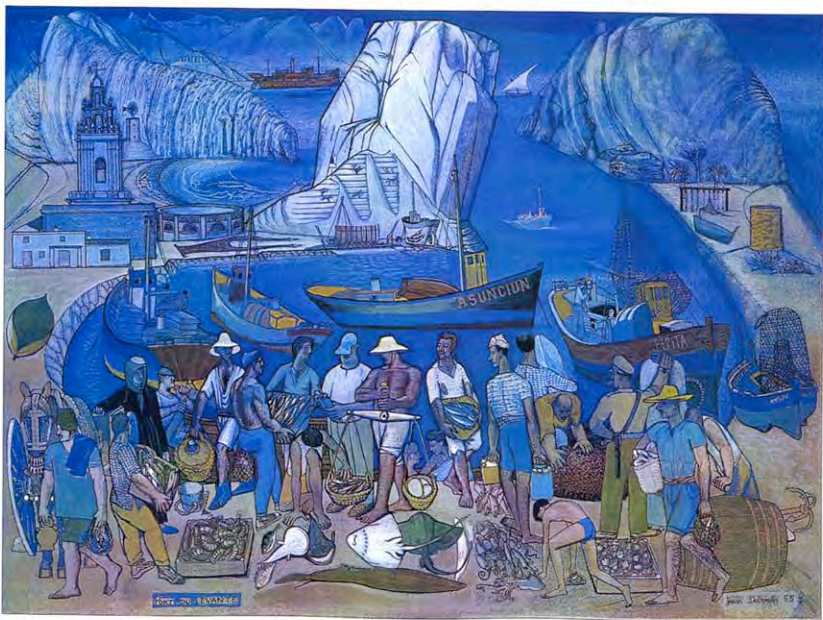
quartier de Naples, le paysage en camaïeu de Sienne, les gondoles et les palais de Venise, une fête religieuse à Florence...

Au début des années cinquante, le couple revient en France avec Brigitte et Corinne, les deux filles nées en Italie. La famille s'installe à Montrouge, dans la banlieue Sud de Paris. Jean Delpech a trente-cinq ans. En préparant les *Beaux-Arts*, il espérait vivre de ses œuvres. Illusion de jeunesse! "Une erreur d'aiguillage, dit-il. Mal renseigné sur les bouleversements de l'Europe [...] je croyais le métier d'artiste peintre illustrateur toujours viable." Il multiplie pourtant les créations, les supports, les techniques. Bibliophile, il avait réalisé en bois gravé le frontispice et les bandeaux des *Conquérants*, le roman



d'André Malraux publié en 1947. Cinq ans plus tard, il grave les illustrations d'un recueil de nouvelles de Prosper Mérimée. Et en 1957, ses lithographies ornent un ouvrage de Montesquieu. Les philatélistes

remplacer. [...] Quel est le jeune normalement constitué qui irait se lancer dans une carrière foutue d'avance?" Pour s'en tirer, Jean Delpech se tourne vers l'enseignement.



En haut: le partage du butin sur la plage de Vicira (Portugal). Ci-dessous: le marché au poisson dans un port du Levant (Espagne) en 1955.

“Grâce à ma précaution du deuxième métier, écrit-il, j’ai pu étaler les coups du sort.” Professeur de dessin appointé par la ville de Paris, il transmet son savoir aux enfants des écoles, mais aussi aux adultes pour lesquels il ouvre un cours du soir de gravure. Cet atelier du boulevard Montparnasse est bientôt fréquenté par des artistes de toutes nationalités, dont plusieurs deviendront célèbres – quand on recherche aujourd’hui Jean Delpech sur un portail Internet, on est surpris du nombre de graveurs qui se réclament de ce “maître”.

Bien qu’il soit parmi les premiers à s’intéresser aux dessins d’enfants – art brut oblige! –, Jean Delpech préfère à l’évidence dispenser son enseignement à des adultes, a priori plus motivés que le public tout venant des établissements scolaires. Ses meilleurs souvenirs de pédagogie, c’est à l’Ecole polytechnique, où il enseigne la gravure huit années durant (1974-1981), qu’il les doit. Il a trouvé là un auditoire d’élection, des élèves à l’intelligence supérieure qui, selon ses dires, sont vraiment très doués quand ils ont le goût des arts plastiques.

Cependant, malgré tout l’enthousiasme qu’il y met et la reconnaissance de ses élèves, l’enseignement demeure pour lui un travail alimentaire. “Ce qui m’intéressait vraiment, rappelle sa fille Brigitte, c’était de créer. Le reste était accessoire. Je pense qu’il aurait préféré vivre de son art; cela aurait été pour lui une manière de reconnaissance.” “Oui, renchérit son épouse, mais pour cela il aurait fallu fréquenter les cocktails, et ça, il n’était pas prêt à le faire!”

Carnets de voyage

Les vacances sont donc le temps fort de la création. Libéré de ses cours, Jean Delpech s’échappe vers d’autres horizons. Il séjourne notamment au Portugal et en Espagne. A Vieira, village de la côte Ouest lusitanienne, il dessine le départ des barques en “croissant de lune” contre les rouleaux de l’Atlantique; les mouvements stylisés de la mer évoquent l’estampe japonaise. Du même endroit il rapporte une féérique scène nocturne de débarquement du poisson, éclairée par un clair de lune et deux lampes à carbure; tout le village est là réuni, autour du bûtin, les femmes et les enfants d’un côté, les hommes de l’autre, aliés comme des guerriers au retour d’une bataille. De l’autre côté de la péninsule ibérique, voici la pesée du poisson dans un petit port du Levant écrasé de chaleur, une explo-



En haut: les bateaux de la lagune vénitienne (1950). Ci-dessus: les barques de Vieira (1964).

sion de bleus et d’ocres dont le soleil semble aviver le contraste; au premier plan, un fourmillement d’hommes et de poissons, derrière, la crique paisible avec les bateaux au mouillage, plus loin, une église, une plage où sèche un chalut, la charpente d’un navire en construction, plus loin encore, la passe encadrant une barque catalane... Ici les bateaux, ébauchés à grands traits, sont des personnages secondaires. Mais parfois l’artiste en fait aussi l’unique sujet de son tableau. Il nous

laisse ainsi les portraits de thoniers de Santander et de chalutiers du Levant, œuvres faussement naïves, où le souci du détail le dispute à la poésie des formes et des couleurs.

“Les bateaux me passionnent”, écrivait Jean Delpech dans *Cols bleus*. Mais quelle est la nature de cette passion? D’abord, le bateau, quel qu’il soit, la barque de pêche comme le sous-marin, fait partie de ces inventions humaines qui fascinent l’artiste, au même titre que les machines

volantes dont son œuvre est truffée – Jean Delpech sera aussi peintre de l’Air, en 1987. Ensuite, le bateau est le véhicule de l’évasion par excellence. “Pour lui, précise sa fille Brigitte, cela relevait plutôt du fantasme. Les aventures des navigateurs comme Eric Tabarly, ça le faisait rêver. Mais lui-même n’a jamais souhaité posséder un bateau.” Et Micheline Delpech de renchérir: “C’était un terrien. D’ailleurs, il avait le mal de mer. Et puis, sur un bateau, on est secoué en tous sens, on est mouillé, ce ne sont pas de bonnes conditions pour dessiner!”

Un terrien sur le pont

Pourtant, Jean Delpech se fait admettre, en 1956, dans le cercle des peintres de la Marine. Pourquoi a-t-il posé sa candidature? Probablement pas pour naviguer. Plutôt pour avoir accès à un monde technique à part interdit aux pékins. Selon ses proches, il n’embarque jamais pour de longues périodes – au point que sa famille ne se souvient pas d’un seul voyage



qu’il aurait effectué sur un navire de la Royale. En revanche, il pénètre dans les arsenaux, s’invite aux passerelles, s’immisce dans les postes d’équipage, les salles des machines. C’est cet univers-là qui l’intéresse, où la mer, absente, n’est appré-

hendée que par le truchement de cadrans lumineux, d’écrans phosphorescents, de tuyaux et de manettes. Vue par Jean Delpech, la vie à bord des porte-avions *A romanches* et *Foch*, ou de l’escorteur d’e cadre *Du Chayla*, ressemble un peu à ur



En haut: le poste de commandement de l’escadre *Du Chayla*. Ci-dessus: le chalutier du Levant *Virgen de las Nieves* (1955).



bande dessinée aux confins de la science-fiction. Pour lui, il n'existe pas d'art mineur. "L'art doit intéresser tous les publics, écrit-il, l'ignorant comme l'érudit. La qualité esthétique, cela ne peut être défini. C'est du sentiment, mais en même

temps, c'est aussi simple qu'une formule mathématique. [...] Et de toute façon, l'art est partout." Il n'en avait pas moins ses détestations. S'il se présentait volontiers comme "un peintre donnant dans le fantastique", il était peu enclin à l'abs-

traction, qui pour lui s'apparentait à l'art décoratif. Aux iconoclastes, il préférait les grands maîtres de la gravure – sa technique d'élection –, comme Piranèse ou Dürer. Très attaché à l'observation et à la représentation, il s'intéressait aux arts populaires et n'abhorrait rien tant que l'emphase. Ainsi s'amusa-t-il beaucoup du jargon ampoulé de certains critiques louant les vertus d'improbables "installations" où il ne voyait qu'insignifiance.

Jean Delpech s'est éteint à Sens en 1988, dans la maison des bords de l'Yonne où il s'était retiré cinq ans auparavant, à l'heure de la retraite. Là, son épouse conserve avec ferveur une œuvre considérable dont seule une infime partie est aujourd'hui connue. Et l'on se prend à rêver qu'un jour cette armoire enchantée bourrée de cartons à dessins et de carnets dûment répertoriés révélera enfin le talent de ce dessinateur ethnographe que la nécrologie du *Monde* présentait comme un artiste "curieux" et "anticonformiste" dont "l'esprit ne sembl[ait] jamais connaître le repos". ■



En haut: la passerelle, de nuit, de l'escorteur d'escadre *Du Chayla*. Ci-dessus: le thonier *Cristo-Rey* de San Vicente, à Santander (1954).